

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

Revue Critique et Littéraire
DES HOMMES ET DES CHOSES.

JE N'OBÉIS NI NE COMMANDE A PERSONNE. JE VAIS OU JE VEUX, JE FAIS CE QUI ME PLAÎT
JE VIS COMME JE PEUX ET JE MEURS QUAND IL LE FAUT.

Vol. 7.]

QUEBEC, 9 DECEMBRE 1848.

[No. 22.]

LITTÉRATURE CANADIENNE.

MON ONCLE BRIOCHE.

ESQUISSE DE MŒURS.

(Suite *)

— Finalement le perroquet s'en allait. Pareil départ était une fête pour Marguerite et moi, mais mon oncle était au désespoir; sa femme eût été mise au cercueil qu'il n'aurait pas eu plus de chagrin. Comme vous voyez, mère Jeanne s'en retirait avec une malice des plus adroites; car le meilleur moyen de détourner le bonhomme de la folie du mariage, c'était de lui imposer des sacrifices.

— Mon perroquet! mon cher Pic-Bois! dit-il en essayant ses larmes, après le départ de M. et Mlle Léondeau. Mère Jeanne, qu'avez-vous fait?

— Vous le regrettez?

— Si je le regrette!... mon Dieu! oui, d'autant plus que je ne l'ai pas donné.

— Cela prouve que vous aimez beaucoup! A présent, parlez-moi de mariage, et je serai la première à prévenir mademoiselle de ne pas vous épouser.

— Pourquoi?

— Parce que vous n'aimez pas, c'est clair!

— Moi!

— Oui, vous. Comment, le moindre sacrifice vous coûte pour elle! vous vous arracheriez les cheveux si vous en aviez! et c'est comme cela que vous prétendez avancer votre chemin?... Encore une fois, vous ne faites que commencer. Pour un chétif petit monstre tant de tapage! Avez-vous honte un peu?... Avec un peu plus de jugement, de perspicacité, vous avoueriez que ce don, quoique de peu de conséquence, vous met en bonne route, et puis, qui plus est, vous verriez qu'il vous reste encore beaucoup à faire.

— Quoi encore!

— Un homme de votre âge, qui prétend à la main d'une jeune fille comme Mlle Léondeau, élevée sur le haut ton, ne doit-il pas d'abord se mettre de niveau avec elle? Comprenez-vous? il faut que vous vous lanciez dans le grand monde, par conséquent faire le sacrifice peu coûteux de cette vie mesquine et isolée que vous

(*) Voir les numéros 4, 5, 6 et 7 du *Fantasque*.

avez mené jusqu'à ce jour ; par conséquent, faire preuve d'un étalage qui puisse au moins rivaliser avec le sien ; vivre largement sans prodigalité ; montrer un peu d'orgueil sans extravagances ; changer vos habits, vos meubles, qui, bien que très-propres encore, sont devenus ridicules parce qu'ils ne sont plus de mode ; enfin, avoir une voiture élégante. Cela est presque de rigueur, et il n'y a pas aujourd'hui de petit bourgeois *râpé* qui n'ait sa voiture. Tout cela, il est vrai, ne se fait pas sans déboursés ; mais remarquez, mon cher M. Brioché, que ce ne sont pas des dépenses frivoles : toutes ces choses vous restent, vous vous en servez journellement. C'est ainsi que vous ferez votre route dans la société, c'est pour le coup qu'on oubliera votre âge. Avez-le, jusqu'à présent vous avez vécu si mesquinement, qu'on ne sait pas même si vous existez dans ce grand monde où vous vous proposez d'entrer par votre union avec Mlle Léondeau ; c'est donc le moment de faire un éclat.

« Mon oncle faisait d'affreuses grimaces ; une pareille révolution dans sa manière de vivre lui semblait une impossibilité.

— Je vous laisse à vos réflexions, ajouta mère Jeanne, pensez-y bien. Y avez-vous jamais bien pensé ? Si vous êtes décidé à faire le sacrifice que je vous propose, je puis vous assurer un succès entier ; sinon, renoncez de suite à vos projets. Ah ! mon cher ami, si vous me demandez ce que je ferais moi-même dans votre position, je ne balancerais nullement. Echanger une vie triste pour une existence joyeuse, pleine de jouissances ; laisser l'affreuse monotonie du célibat pour une heureuse alliance avec une tendre et belle épouse. . . . Dieu ! M. Brioché, le choix est si facile ! . . . Encore s'il vous fallait, comme tant d'autres, acheter votre bonheur au prix des misères, des tortures, des privations ; mais non, vous avez une fortune qui dort, des écus qui rouillent dans votre coffre ! . . . M. Brioché, le choix est facile.

— Oh ! le mariage ! le mariage ! dit mon oncle en poussant de longs soupirs ; cela coûte cher ! . . .

— Ce ne serait pas beau sans cela, mon cher. Plus le plaisir, le bonheur coûte, plus on le savoure ; retenez bien cela, pensez-y bien, y avez-vous jamais bien pensé ? . . .

V.

« Mon oncle fut quelques jours dans une méditation profonde. Son silence obstiné, l'absence de son criard perroquet avaient converti notre maison en une cellule de trappiste, tant les jours s'écoulaient tristes, silencieux, dans une écrasante monotonie. Je vous demande si ce devait être un lieu bien tentatif, bien récréant pour un jeune homme comme moi ? Pareille solitude est peu faite pour le gaillard qui a commencé à faire figurer ses vingt années pleines de vigueur dans ce tourbillon qu'on appelle le monde. Si j'ai aujourd'hui la bouche si grande, je crois que c'est à force d'avoir bâillé dans ces jours de silence. Je n'ai jamais fait de retraite plus ennuyeuse que celle-là, et certes si je l'eusse faite avec une pieuse résignation, en pénitence de mes péchés, je serais monté au ciel sans *accrocher*, si la mort m'eût surpris au *Te Deum*.

« Cette retraite dura huit jours ; mon oncle en sortit converti, c'est-à-dire bien décidé à suivre les conseils de mère Jeanne ; ce qui me surprit, persuadé que j'étais qu'il mourrait dans l'impénitence finale, *alias* dans son avarice sordide. Admirons encore le pouvoir merveilleux de l'amour : mon oncle nous dit qu'il allait faire une révolution complète dans la maison ; aussi il fit emplette d'un mobilier splendide. Ces avarés-là, un coup dans leurs prodigalités, n'y regardent plus ! Nous lui faisons des compliments à perte d'haleine, et le bonhomme *se gourmail* dans sa cravate blanche avec une satisfaction tout riante. Il se livrait à toutes ces mondanités extraordinaires de l'air le plus gai, le plus aimable possible ; il était d'une humeur superbe, et pour la première fois de ma vie, je n'aurais pas hésité à lui appliquer le plus gros baiser sur ses joues creuses et crevassées !

« Cependant une nouvelle des plus sinistres vint altérer la joie du bonhomme, et ébranler les châteaux en Espagne qu'il bâtissait. Il apprit qu'il avait un rival puissant : un cousin de Mlle Coralie, jeune, à l'aise, plaisant, dandy, passe-port certain dont mon oncle était complètement dépourvu. De plus, le rival jouissait d'une grande considération auprès du père et de la fille.

« Raisonnablement, c'était un coup de foudre ; le bonhomme commençait à regretter plus que jamais son cher Pic-Bois et ses générosités. J'ai remarqué que ces vieillards-là, un coup pris de l'idée du mariage, y tiennent en diable ; mais la plupart ne sont pas ordinairement bien difficiles quant au choix de l'épouse : quand ils manquent l'une, ils courent à l'autre. Mon oncle était plus conséquent que cela, il voulait Mlle Coralie à tout prix. Je compris par là qu'il aimait dans toute l'acception du mot, ce qui me surprit ; car je n'aurais pu croire que l'amour fût aussi vivace, aussi ferme dans un cœur aussi vieux, presque inerte. Ce n'était pas apparemment cette passion aveugle qui se satisfait indistinctement, mais bien ce sentiment pur qui s'éteint dès qu'il manque son but.

« Le bonhomme était sorti. Mère Jeanne vint voir le nouvel étalage : elle était elle-même émerveillée de tant de profusion, elle ne s'attendait pas à tant d'obéissance. Nous la complimentâmes de notre mieux, car elle venait de remplir une tâche assez difficile, celle de retirer mon oncle de l'espèce de torpeur, d'avarice crapuleuse où il vivait. Mon oncle arriva sur ces entrefaites.

— Bravo ! mon cher, dit mère Jeanne, c'est magnifique ! Tenez, en voyant toutes ces beautés, je pensais justement au rêve consolant que j'ai fait cette nuit. Il me semblait être à vos noces. . . . Et vous savez que mes rêves ne me trompent pas ?

— Ah ! mon amie, celui-là vous trompera, j'ai peur !

— Comment ! encore découragé lorsque vous êtes en si beau chemin ? Vous verrez que lorsque l'oiseau verra votre cage, il se jettera dans vos filets, adroit chasseur !

— Non, mère Jeanne, cela est impossible. . . . Malheur ! Mlle Coralie a son amant !

— Un rival ! . . . fameux ! fameux !

— Vous appelez cela fameux, vous ?

— Vous devez vous en glorifier.

— Comment ?

— Cela complique encore l'affaire.

— Au diable la complication !

— Vous allez lutter honorablement, comme autrefois ces preux chevaliers pour leur dulcinée. Nouveau Don Quichotte, vous allez courir, sur votre Rossinante, monts et vallées en chantant des hymnes à votre beauté du Tohoso ; vous en viendrez aux mains avec votre rival ; vous vous couvrirez de blessures honorables ; vous vous battrez en vrai fou, et vous irez offrir la palme de votre triomphe à Mlle Coralie ! . . . Quelle belle carrière s'ouvre devant vous !

— Au diable les amours, s'il faut s'arracher les yeux !

— Ecoutez, mon ami, c'est un langage figuré que je viens d'employer pour mieux faire ressortir la gloire dont vous allez vous couvrir ; maintenant parlons plus clairement. Votre rival est-il jeune ?

— Tout jeune.

— Très-bien ! vous aurez au-dessus de lui le mérite de votre sagesse, de votre air posé et réfléchi, votre expérience de cinquante ans. Vous le savez, ces jeunes gens sont d'ordinaire légers, inconsiderés, semblables, comme on dit, aux papillons qui sautent de fleur en fleur. Savez-vous s'il y a long-temps qu'il est en relation ?

— Je ne sais, c'est un cousin.

— Ah ! un cousin ! Voyez-vous, M. Léondeau connaît parfaitement tous les affreux préjugés qui se rattachent à ces liaisons entre parents : encore un désavantage qui vous mettra en relief. Est-il riche ?

- Pas absolument, mais à son aise.
- Par conséquent incapable de rivaliser avec vous sous le rapport de la fortune; incapable de se montrer aussi libéral. . . .
- Comment ! des dépenses encore ?
- Oui, de petites dépenses. Comme on dit très-judicieusement : *Les petits présents entretiennent l'amitié*; et de fait, il n'y a rien comme les cadeaux pour attacher les cœurs.
- Mon Dieu ! il faut donc se ruiner ?
- Chut ! vous avez trop fait pour reculer.
- Malédiction !
- Je ne serais pas surprise, ajouta mère Jeanne avec importance, que cette lutte si disproportionnée finit par un duel.
- Un duel ! un duel ! dit mon oncle en reculant d'horreur.
- Oui, un duel. Après tout, qu'est-ce qu'il y a donc de si terrible ?
- Mais pensez-y donc ! c'est affreux, abominable, diabolique !
- Bah ! on en est quitte pour se briser une jambe, un bras, quelquefois la mâchoire, rarement la cervelle.
- Et vous appelez cela rien ? mon Dieu !
- Vous verrez qu'en face de votre rival, cette frayeur se dissipera ; un sang bouillant gonflera vos veines ; votre noble front se couvrira d'indignation, il se relèvera fier, altier, orgueilleux, terrible dans le danger ; votre cœur battrà du généreux sentiment de la gloire, et votre bras raidi, puissant, rajeuni brandira, avec une habileté vraiment héroïque, la lame d'une épée ou le canon d'un pistolet.
- C'est effrayant ! dit mon oncle. . . . je tremble !
- Je n'y attendais ; aussi vous dirai-je que dans ces affaires-là, l'idée est toujours plus épouvantable que la réalité. Attendez le moment de la provocation.
- Seigneur ! dit mon oncle, jamais je ne pourrai m'y résoudre.
- Vous seriez assez lâche pour reculer ! . . . Ah ! M. Brioché, vous êtes trop sensible, trop noble pour le faire, vous aimez avec trop de passion. Vous, fuir devant un ennemi aussi jeune, aussi peu expérimenté ! . . . Non, mon ami ; vous auriez honte vous-même de le dire, et si vous feignez un sentiment de lâcheté, c'est encore pour obéir à cette scrupuleuse humilité qui vous caractérise.
- Ce n'est pas tant la lâcheté, dit le bonhomme flatté de ces éloges, comme le peu d'exercice que j'ai à manier les armes qui me fait hésiter.
- Il est facile d'y remédier : il y a à votre porte un fameux maître d'armes qui vous donnera des leçons.
- Il faudra encore payer probablement ?
- Comme de juste ! il faut que cet homme vive.
- Mais c'est donc une ruine que ce mariage ?
- Ce pauvre homme ! . . . Encore de l'humilité, car personne ne croira que vous êtes assez avare pour risquer votre vie plutôt que de sacrifier quelques sous.

PIETRO.

(La fin au prochain numéro.)

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 9 DÉCEMBRE 1848.

De toutes les carrières où un homme puisse se jeter, à l'exception de celles d'où l'on tire la pierre qui, attachée au cou, guérit de tous les maux, la plus ingrate est sans contredit celle de journaliste. En effet, avec la meilleure volonté, avec la plus sincère intention de faire le bien, le journaliste ne peut plaire à tout le monde ;

et même c'est souvent lorsqu'il croit avoir rendu les services les plus éminents qu'il voit s'amasser sur sa tête les plus effrayants orages. S'il donne de louables avis, on les prend souvent pour des injures; s'il signale des abus, tous ceux qui en profitent le regardent comme un ennemi du genre humain; s'il veut simplement jouer le rôle d'impartial historien, les méchants semblent s'entendre pour le perdre parce qu'il n'a pas voulu caclier leurs méfaits ou les transformer en autant de belles actions. C'est désolant! Mais si c'est désolant pour le simple journaliste ordinaire, pour celui qui, ne visant qu'à son propre avancement personnel, se rit de tout ce qu'on peut dire de lui et des moyens qu'il emploie pourvu qu'il voie au bout le succès, comment appellera-t-on la tâche du *Fantasque*, le seul journal parfaitement loyal et véridique, non-seulement du Canada, mais même du monde entier peut-être? On conçoit en effet que cette feuille ne doit compter pour amis que les hommes d'esprit, les honnêtes gens, les personnes comme il faut. Ayant déclaré la guerre aux ridicules, il a contre lui d'abord tous les imbéciles qui, comprenant de travers ses écrits, se reconnaissent dans tous les portraits de fous qu'il lui plaît de tracer. Il ne veut point appuyer les politiques intéressés, de sorte que tous les renégats voudraient le déchirer. Mais ce n'est pas tout, car si c'était là tout, ce ne serait rien. Ses amis forment-ils la majorité? C'est ce qu'il n'ose dire et qu'il se borne à espérer.

On pervertit saintement le sens de ses phrases mondaines pour y chercher de perfides intentions, et non content de lui faire un crime des opinions qu'il émet, des folies ou des fautes qu'il rapporte, on l'accuse de restrictions mentales et on lui reproche tous ses péchés d'omission! S'il prêche contre la fraude, les banqueroutiers enrichis lui jurent une haine éternelle; s'il recommande la franchise et la loyauté en toute chose, les hypocrites se croient démasqués, désignés, perdus, ils trament de suite de noirs complots et lui lancent, du fond de leurs consciences effrayées, d'anonymes malédictions. Pauvre *Fantasque*! comment oseras-tu rire autrement que dans les barbes de ta plume désormais? Toi qui avais eu jusqu'à présent tes coudées franches, qui avais piqué l'un, tancé l'autre, nargué celui-ci, plaisanté celui-là sans que personne ait voulu se fâcher ni osé l'attaquer, comment vas-tu faire si les grands écrivains des grands journaux emploient contre toi les plus grosses batteries, s'ils font jouer la mine des allusions? Taille tes plumes.

Toutes ces réflexions nous sont inspirées par une lettre que nous avons reçue de Son Excellence lord Elgin, et dans laquelle il se permet de nous tancer vertement pour avoir publié la lettre perdue par le courrier il y a une quinzaine de jours; et puis il nous menace de lâcher contre le *Fantasque* toute la presse officielle, si nous continuons la publication de sa dépêche privée. Son Excellence est furieuse contre le *Fantasque* qui, pourtant croyait lui rendre service. Nous publierons sa lettre samedi prochain; c'est tout ce que nous pouvons faire pour réparer notre faute.

COLLABORATION.

DES FILLES A MARIER.

Qui de vous, lecteurs, ne connaît pas quelqu'une de ces familles composées du père, de la mère et de trois ou quatre filles bonnes à marier; je dis *bonnes à marier*, car l'aînée est majeure, la seconde aussi, de même que la troisième, et la quatrième va le devenir dans quelques mois.

Concevez-vous l'embarras, la fâcheuse position d'un père et d'une mère qui ont trois ou quatre filles à marier? Ces filles possèdent bien toutes les qualités requises pour devenir d'excellentes femmes de ménage: elles sont vertueuses, pro-

pres, éconômes, laborieuses et, passablement instruites; mais, par une fatalité inexplicable, pas un *épouseur* ne se présente, tandis qu'elles voient se marier plusieurs de leurs amies d'un mérite inférieur au leur. Elles vieillissent et espèrent toujours en la providence qui semble sourde à leurs vœux et à ceux bien plus ardents de leur père et mère.

Que faire avec trois ou quatre filles à marier à la maison? Voilà le tourment, l'inquiétude des parents, leur martyre de chaque instant, véritable cauchemar qui les étouffe la nuit et le jour. Des filles à marier! et pas un épouseur!... quelle cruelle position pour un père et une mère qui aiment tendrement leurs filles, veulent leur procurer un heureux avenir, et par conséquent désirent s'en débarrasser à tout prix et au plus vite. J'avouerai aussi que ces bons parents ont parfaitement raison, et qu'il est temps de songer à marier leurs filles, dont l'aînée peut compter cinq lustres. Oui, il est temps!!!.....

—Sais-tu, dit un soir le mari à sa femme, que l'avenir de nos filles commence à m'inquiéter?

—Je te crois, mon ami, et le sujet est assez sérieux!

—L'aînée va bientôt compter vingt-cinq ans, la cadette entre en majorité dans quelques mois, et pas un épouseur, pas un amant même!... C'est décourageant, ma foi!.....

—Et dire encore qu'on a pris tant de peine à les élever!

—Oui, sans nous vanter, ce sont des filles capables!

—Ce qui me fâche, moi, c'est de voir de jeunes filles de rien, de vrais *sagottons*, trouver à se marier de préférence aux nôtres!

—Que veut-tu, chère femme, c'est la chance, et peut-être qu'un jour.....

—Si l'on pouvait encore se débarrasser de l'aînée et de la suivante, les deux autres attendraient bien quelque temps!

—Oui, si... si... Mais nos filles n'iront pas cependant prier, supplier celui-ci ou celui-là, de les épouser?

—Je sais cela comme toi, mon cher *vieux*; mais, tu comprends, il y a pour une fille manière de se produire sans se compromettre; les femmes sont plus adroites que les hommes dans les affaires du mariage, et elles peuvent tomber dans la pensée d'un épouseur sans que celui-ci s'en aperçoive!

—Pour cela, si tes filles te ressemblaient, je ne doute pas qu'elles ne fussent mariées aujourd'hui.

—Tu ne prétends pas dire par-là, je suppose, que je t'aie demandé en mariage?

—Non pas, chère femme; mais, comme tu le disais tout-à-l'heure, il y a pour une fille manière de se produire sans se compromettre; les femmes sont plus adroites que les hommes dans les affaires du mariage, et elles peuvent tomber dans la pensée d'un épouseur sans que celui-ci s'en aperçoive. Voilà ce qui me fait dire que si tes filles te ressemblaient, elles auraient tes ressources, et par conséquent elles seraient dans ton état.

—Précisément! Un père aussi peut faire quelque chose pour ses filles sans se compromettre le moins du monde, et si j'étais à ta place, il me semble que nos filles seraient mariées, ou du moins auraient des amants. C'est au marchand à faire valoir sa marchandise, quoi!

—C'est-à-dire que je devrais offrir mes filles aux garçons?

—Tu ne me comprends pas, du tout, cher *vieux*! Ecoute-moi une minute, et connaissant ton bon sens, ton jugement, je suis sûre que tu seras d'accord avec moi sur tous les points.

Et l'épouse développe au mari un plan si admirablement conçu et si correct dans tous ses plus petits détails, qu'elle le persuade qu'il peut, sans la moindre inconvenance, travailler pour ses filles *en-dessous*, et en marier une ou deux avant six mois.

Le père se met donc en quête d'épouseurs; et, grâce à son adroite moitié, il emploie le plus innocemment du monde mille petits moyens, mille petites ruses de guerre qui seraient la réputation d'un stratéliste. Vous le voyez, dans toutes les

occasions, rechercher avec empressement la compagnie des jeunes gens, pour lesquels il est plein de prévenances, de politesse et d'égards. Il emprunte même leur costume, leurs gestes, leurs manières et leur langage. Avec eux il parle de fêtes, de danse, de partis de chasse et de pêche; avec eux il boit, il fume, il danse; et, Dieu lui pardonne! il va même jusqu'à parler galanterie, et s'amuse beaucoup des propos que tiennent sur ce sujet ses jeunes amis.

Le père est bienvenu des jeunes gens qui le trouvent fort aimable, bien amusant pour son âge, qui, bien que respectable, ne l'empêche pas de dire et de faire des folies. Les plus candides se laissent prendre aux ruses du père; mais les plus adroits, c'est-à-dire ceux qui connaissent ces ruses de guerre, en rient sous cape et disent malignement: "On voit bien que le *bonhomme* a des filles à marier!"

Enfin, le père ayant mis en œuvre tous les moyens recommandés par son épouse, juge qu'il est temps de frapper un dernier coup, de remporter une victoire complète, ou de succomber sur le champ de bataille. Il s'adresse d'abord à celui qui lui a paru le plus timide, le plus naïf, et auquel il a prodigué des politesses:

—Mais pourquoi donc, mon cher, ne venez-vous pas nous voir?

—Ma foi! monsieur... vous êtes trop poli... Je... n'oserais... je craindrais d'être importun, répond le jeune homme en balbutiant et tout honteux de cette invitation.

—Du tout, mon cher! Il me semble que vous me connaissez suffisamment pour accepter une invitation de moi?...

—Il est vrai, monsieur, que j'ai l'honneur de vous connaître; mais je n'ai pas celui de connaître votre famille.

—S'il n'y a que cela, la cérémonie sera bientôt faite. Ma femme et mes filles vous recevront avec plaisir, croyez-moi, mon ami.

—Pour moi, je serai flatté de faire la connaissance de ces dames.

—Venez! venez! vous serez comme chez vous! Vous ne vous amuserez pas beaucoup peut-être; mais enfin la *bonne femme* et les filles seront de leur mieux pour vous plaire.

—Je ne doute nullement, monsieur, que la compagnie de ces dames ne me soit très agréable, et je désire sincèrement qu'elles aient de moi la bonne opinion que j'ai d'elles.

—Allons! mon cher, trêve de compliments! Si vous ne vous arrangez pas avec les *femmes*, on fera la partie de cartes tous les deux, et on verra lequel battra l'autre.

—J'accepte votre défi, monsieur, avec beaucoup de plaisir et d'honneur.

Et les deux interlocuteurs, échangeant des poignées de mains, se séparent enchantés l'un de l'autre et après avoir fixé le jour de la visite.

Le père rentre chez lui ivre de joie, et raconte l'issue de sa mission à son épouse, qui, après s'être informée minutieusement du rang, des mœurs et des habitudes de l'invité, paraît enfin satisfaite de la manière d'agir de son époux, et l'en félicite amicalement, non sans s'en approprier tout le mérite. Le jour si ardemment et si impatientement attendu est arrivé. C'est le soir que M... doit faire son entrée chez M... Il est difficile de vous peindre la joie du père et de la mère, et l'anxiété des filles qui ont hâte de voir le jeune homme pour lequel chacune d'elles soupire en secret. C'est alors sans doute qu'elles regrettent que leur père n'ait invité qu'un monsieur, tandis qu'elles sont quatre filles à la maison. Inutile de dévoiler ici les réflexions que font ces excellentes filles: le lecteur, qui a quelque connaissance du cœur de la femme, doit s'imaginer les combats intérieurs de ces âmes ardentes, depuis si long-temps balottées entre la crainte et l'espérance, et dont chacune d'elles croit être au moment de goûter un bonheur nouveau, celui d'être aimée! Le père parcourt la chambre à grands pas, tandis que la mère et les filles, dans un profond silence, interrogent l'horloge à chaque instant, et prêtent une oreille attentive au plus léger bruit du dehors.

Il est six heures et demie, et l'invité n'a pas encore paru. La mère et les filles

se communiquent leur crainte de n'avoir personne à veiller ce soir-là ; le père s'est laissé tomber sur un siège près de la porte, paraît vivement contrarié, et ouvre la bouche pour parler, lorsqu'on frappe à la porte : la mère et les filles tressaillent et échangent entre elles un regard significatif. Le père se hâte d'aller ouvrir, et reconnaissant son jeune ami, il pousse une exclamation de joie, l'attire dans la maison, s'empare de sa canne et de son chapeau qu'il serro soigneusement, et pousse le jeune homme dans la chambre où se tiennent les dames qui se lèvent comme une seule à sa vue ; puis prenant l'invité par le bras, le père le conduit à sa femme, puis à chacune de ses filles dont il décline lentement les noms de baptême. Cette cérémonie terminée, chacun se rassied, et la conversation s'engage. Comme de raison, on est gêné, on s'observe mutuellement : le jeune homme parle peu, les filles encore moins ; le père et la mère font presque tous les frais de la conversation.

Dix heures sonnent : le jeune homme prend congé des dames et de M. . . . qui lui serre la main à la lui briser et ne le laisse partir qu'après lui avoir fait promettre qu'il reviendra passer une autre soirée, et cette fois avec quelques amis.

Le lendemain notre jeune homme rencontre un ami qui, sachant qu'il avait accepté une invitation de M. . . . pour la veille, s'empresse de le questionner là-dessus.

— Eh bien ! comment as-tu passé ton temps chez M. . . . hier au soir ?

— Très agréablement, je t'assure ; Mme . . . et ses filles sont bien aimables.

— Tu ne peux pas dire le contraire, parce que tu ne peux les connaître à la première vue.

— Pour te prouver que l'opinion que j'ai d'elles n'est pas fausse, je t'invite à venir en juger par toi-même.

— Diable ! tu vas m'introduire chez M. . . . , je gage ?

— Oui, et avec toi deux autres amis.

— A merveille ! un amant pour chaque fille ! Bravo ! j'accepte, pour moi et pour Léon et Ferdinand, auxquels je vais faire part de ton invitation.

— Vous me ferez connaître le jour que vous désirez aller chez M. . . . afin que je l'en prévienne.

— Oui, oui, cette semaine je te dirai quand tu devras nous présenter chez M. . . .
Nisus.

(La fin au prochain numéro.)

••• L'autre soir, chez Mme de C. . . . , rue de Varennes, l'ex-pair de France V. . . . présentait ainsi le tableau de la situation industrielle et commerciale de 1848 :

“ Des spectres de fabricants, qui ont des zéros de commandes donnent des chimères de travail à des atomes d'ouvriers. Et un fantôme de marchand, assis à un simulacre de comptoir, vendant des néants d'articles à des ombres de chaland.”

CONDITIONS :

Ce journal paraît autant que possible tous les samedis. Il est rédigé et publié par un nombre inconnu de collaborateurs. Prix : Sept helins et demi par année payable par semestre d'avance. Les annonces sont insérées à part sur un couvert au prix des autres journaux, et vu l'immense circulation qu'a toujours obtenue le *Fantastique* dans toute l'étendue du pays, on ne saurait choisir de meilleur voie de publicité.

Les collaborateurs publieront chacun de leurs articles sous une signature particulière. On admet aucune communication non accompagnée du nom de l'auteur.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ, POUR LE COMITÉ DE RÉDACTION,

Par FRÉCHETTE ET FRÈRE, Rue La Montagne N^o 13.